

L'autre Parole



n° 47, septembre 1990

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. "C", Montréal, QC, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Liminaire	p. 3
Mine de rien	p. 4
Dimension de la pratique dans la Tradition chrétienne, la violence peut-elle être exorcisée?	p. 8
La violence est partout, surtout cet été	p. 10
La violence des enfants... comme des épines aux rosiers blancs	p. 15
Les appauvri-e-s et la violence: des réalités dérangeantes	p. 19
Pour aider les femmes qui ont des démêlés avec la justice la Société Elizabeth Fry de Montréal	p. 22
Violente, L'autre Parole?	p. 24
Dossier: La violence familiale	p. 25
Violence patriarcale... in vitro!	p. 31
Dossier: La violence institutionnelle	p. 32
Au Front commun des assistés sociaux	p. 36
Lectures	p. 37
Savez-vous que	p. 38

* * * *

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes

à Laval: Centre de Ressourcement Laval

à Montréal: L'Essentielle
La Librairie des Éditions Paulines

à Ottawa: La Librairie ecclésiastique (Univ. St-Paul)

à Rimouski: La Librairie du Centre de Pastorale

à Sherbrooke: La Librairie des Éditions Paulines

LIMINAIRE

C'est dans le sillage douloureux, étrangement lancinant, des émotions qui nous étreignaient à l'évocation des événements de l'École polytechnique que nous avons décidé d'aborder ce sujet longtemps reporté: la violence. Nous ne savions pas, à ce moment, que tout l'été québécois avait rendez-vous avec cette violence, que des factions armées se défieraient aux portes de Montréal... que dans les seuls mois d'août et de septembre, neuf femmes de chez nous périraient sous les coups d'un conjoint.

La violence est partout, tapie sous des formes variées. Nous avons tenté d'abord de la débusquer dans notre vie quotidienne, où elle se cache «mine de rien», comme l'explique R. Martin, puis dans la Tradition chrétienne dont elle est une composante que F. Dupriez invite à exorciser, ensuite au sein même des groupes de femmes, à la lumière de l'analyse lucide et courageuse de J. Dufour, enfin, dans les comportements de nos enfants, «longuement et tendrement écoutés» par L. Deschamps. En quête de solution, H. Pinard partage sa réflexion personnelle: il importe de s'engager dans une action non violente pour lutter contre l'injustice. D'autre part, pour diverses raisons, il arrive que des femmes commettent des délits; M. Hamelin présente l'histoire et le fonctionnement d'un organisme voué au secours des femmes criminalisées. Finalement, la synthèse de dossiers récemment publiés donne un aperçu des nombreuses préoccupations relatives à cette difficile question de la violence.

Toujours fidèles, M. Dumais signe la chronique des lectures et Y. Laprise nous fait profiter de sa dernière cueillette d'informations.

Il reste une tâche grave et urgente, un important volet à creuser, à repenser, à construire: celui d'une nouvelle relation femmes/hommes dans l'ambiance irréversible des acquis féministes. Car il faudra bien en arriver, dans tous les domaines, à ce que chaque partenaire possède une autonomie telle qu'elle lui permettra de respecter celle de l'autre dans la joie, dans la tendresse ou l'amitié, et dans la mutualité.

Rita Hazel



MINE DE RIEN

Réjeanne Martin - Vasthi

Les violences au quotidien, vécues par des femmes et des filles dans mon milieu de travail. Mon milieu de travail: un cégep où j'interviens comme responsable de l'aide financière aux étudiants et de l'animation pastorale. Je rencontre donc tous les jours des jeunes filles de 16-20 ans et des femmes qui reviennent aux études, ainsi que des employées du collège, bien sûr.

Des violences au quotidien: avez-vous déjà observé l'écriture du terme «violence»? Il comporte cet autre mot qui, lui, désigne toute espèce d'attaque à la dignité fondamentale de l'être humain: «viol». Décrire donc des violences vécues au gré du quotidien, c'est essayer de nommer tout ce qui sournoisement, mine de rien, constitue un viol constant de la dignité des femmes. Si chacune de nous est bien une femme et une femme consciente, elle reconnaîtra, dans sa vie personnelle et dans celle des femmes qui l'entourent, ces mêmes violences et d'autres très semblables, ou pires encore.

À la racine

La première violence que je vis et que je vois vivre tous les jours, c'est le simple fait que nous soyons nées «femmes au coeur d'une société patriarcale». Dès lors se trouvent inscrites en nous les marques indélébiles de toutes sortes de violences. Tissées par le patriarcat, ces violences sont très souvent perçues et vécues par les femmes elles-mêmes comme des *situations normales*. Sur cette fragilité première, viennent se greffer évidemment toutes les autres violences. Quelques exemples à partir de sphères de la vie quotidienne.

Éducation physique et activités sportives

Théoriquement ouvertes aux garçons et aux filles, certaines activités sportives, réputées plus rudes, ne sont fréquentées que par les garçons, comme le football. Une variante dite «touch football» est réservée aux filles. La salle de musculation accessible à tous, elle aussi, sans considération de sexe, se trouve comme par hasard plus largement utilisée par les garçons. «Les filles se retirent d'elles-mêmes», me dira un responsable de ces activités. N'est-ce pas plutôt que les filles ont intégré, dès leur jeune âge, que certains jeux sont réservés aux garçons, que des filles y perdraient de leur féminité? Affaire de muscles, pense-t-on couramment. Mais aussi stéréotype au sujet de la beauté physique: de quoi aurais-je l'air avec des muscles plus dessinés, plus apparents! Enfin, dans les programmes d'éducation physique où se trouvent en plus grand nombre des professeurs

masculins, quels malaises vivent les filles qui se font souvent «toiser du regard ou taquiner de la main»? La plupart de ces jeunes, par crainte d'une mauvaise évaluation ou de passer pour prudes, se terrent dans le silence ou préfèrent changer d'institution.

Normes esthétiques

La violence des normes esthétiques véhiculées par les médias génère chez plusieurs adolescentes de sérieux problèmes de comportement reliés entre autres à la nutrition: des anorexiques, des obèses... D'autres avouent parfois être contraintes par les modes de toutes sortes: vêtements, maquillage, coiffure, etc. Certaines s'imposent même des surcharges importantes de travail pour être en mesure financièrement d'afficher le «dernier look».

Choix de carrière

Le traditionnel découpage des métiers et professions demeure lui aussi très influent sur le choix de la carrière par les jeunes. Nous comptons encore beaucoup plus de garçons que de filles à l'intérieur des programmes de sciences pures. Aussi, c'est aux filles que s'adresse la publicité concernant les professions et les métiers non traditionnellement pratiqués par les femmes. L'envers de la médaille: à qui associe-t-on les garçons qui poursuivent des études en secrétariat? en soins infirmiers? Ressembler à une fille, pas très gratifiant, n'est-ce pas? Subtile violence, mais c'en est une plus importante qu'on ne veut le croire, d'autant plus que cette violence s'exerce souvent sous forme d'ironie.

Développement dans la carrière

Quand il s'agit du plan de carrière, que d'habiles et paternalistes mises en garde sur les exigences des horaires de travail, sur les incontournables arrêts de travail dus aux éventuels congés de maternité, sur les rudes pratiques du pouvoir! Mis en place comme un support et une protection, les programmes d'accès à l'égalité en emploi témoignent éloquentement de cette violence toujours bien réelle quand il s'agit des femmes. L'inexistence de ces programmes dans plusieurs institutions d'éducation où les postes de cadres sont presque totalement occupés par des hommes en dit long sur le sujet. Pourtant les femmes occupent depuis toujours une large place dans le monde de l'éducation. Oui, mais pas à n'importe quel niveau de la pyramide. Dans mon milieu, trois (3) postes supérieurs sur vingt (20) sont occupés par des femmes, et il arrive que ces femmes s'associent au sexe du pouvoir en refusant de féminiser leur titre.

Conditions de travail

Rentabilité, productivité: deux épées de Damoclès qui, dans mon milieu de travail, menacent davantage les femmes seules qui ont charge d'enfants et celles qui vieillissent. Il n'est pas rare que des employées, responsables de famille monoparentale, subissent des pressions concernant leur productivité. Les conditions de vie personnelle ne doivent pas interférer sur le travail, qu'il s'agisse d'enfants en bas âge, d'horaires de garderie, de nuits écourtées, de maladies des enfants, etc. Bien sûr, on ne fait pas de reproches directs. Il y a d'autres moyens de traduire l'insatisfaction, de faire sentir l'urgence du travail, de surveiller la productivité... Dans la même veine et de l'avis même de collègues masculins, les femmes qui vieillissent vivent plus de pressions au travail. D'une part, les hommes n'ont pas à gérer les problèmes de santé inhérents à la ménopause; or, ceux qui administrent l'organisation du travail sont des hommes. D'autre part, les femmes sont réputées être très exigeantes avec elles-mêmes. L'accroissement des tâches et la poussée à une productivité de plus en plus grande, en plus de l'incitation non déguisée à prendre une retraite anticipée, exercent quotidiennement sur ces femmes une pression particulière.

Retour aux études

Comme responsable de l'aide financière, je suis en contact tous les jours avec des femmes, jeunes et moins jeunes, qui décident de revenir aux études à temps plein «pour s'en sortir». Sortir de la dépendance économique de l'aide sociale, du conjoint ou de l'ex-conjoint. Sortir d'un système ou de situations qui aliènent leur autonomie personnelle. S'en sortir, mais à quel prix!

Célibataires, séparées ou divorcées, la plupart de ces femmes ont des enfants à charge. Point d'exception! Elles doivent à tour de rôle et à chaque session, négocier un horaire qui leur permette d'aller chercher les enfants chez la gardienne ou à la garderie. Quel que soit l'état de santé des enfants, travaux à remettre ou examens à passer ne souffrent pas de retard. Combien de fois voyons-nous ces femmes venir aux cours avec l'un ou l'autre de leurs enfants! Bénéficiaires du régime des prêts et bourses, elles en paient très chèrement la note: endettement, perte de la carte-médicaments garantie aux assistées sociales, versements irréguliers des sommes attendues, limitation de l'aide par la contribution du conjoint ou de l'ex-conjoint, calcul à 100% de la pension alimentaire, des allocations familiales, des crédits d'impôt, etc. Et qu'elles n'aillent pas s'aviser de faire vie commune avec un autre homme, à moins de jouer à cache-cache avec le système. Mirages, cauchemars, demi-vérités: telles sont bien souvent les conditions d'études de ces femmes.

Le spectre de la peur

En terminant, je tiens à parler de cette terrible réalité qu'est la peur. En général, les hommes ne comprennent pas la peur des femmes, tout simplement parce qu'ils ne la vivent pas. Non, il ne s'agit pas d'hallucinations, d'angoisses irrationnelles, de contes ou de romans à la «Agatha Christie». Pour les femmes, le spectre de la peur fait vraiment partie de leur vie quotidienne: peur de circuler seule la nuit, peur de circuler ou de se retrouver seule, même de plein jour, dans des endroits isolés ou peu fréquentés (vestiaires scolaires, salles de toilettes, certains bureaux de travail, couloirs de métro, etc.). Les femmes, les filles vivent souvent sous la menace de l'agression possible.

Dans certaines circonstances, la peur se double de la culpabilité. Et là, je pense à ces filles et à ces femmes que je connais, battues par un conjoint ou par son père ou par un frère; soumises à des relations sexuelles au delà de leur libre consentement; abusées sexuellement par des proches ou même par un copain trop entreprenant; paniquées devant une grossesse non désirée; courbées sous des normes sociales, politiques ou religieuses qui pointent du doigt les victimes plutôt que les agresseurs. Aussi suis-je maintes fois témoin que la méfiance et l'hostilité s'installent insidieusement dans les rapports femmes-hommes en même temps que la clandestinité et la culpabilité rongent la dignité et parfois le goût de vivre.

La vie spirituelle et religieuse

En conclusion, j'évoquerai brièvement la violence dont je suis victime chaque fois que je participe aux rituels officiels de mon Église. Le langage dit «inclusif» ne m'évite pas la constante confrontation au discours masculin, qui continue de n'offrir en nourriture spirituelle que des images et des modèles de type patriarcal. «Nos pères dans la foi: Abraham, Isaac, Moïse et les prophètes»: c'est un refrain tellement connu. Où sont donc passées Sarah, Rébecca, Ruth, Noémi, Vasthi, Myriam, Bethsabée et toutes les autres femmes très présentes et très vivantes de nos Écritures? Violentée, je le suis aussi chaque fois que les célébrations évacuent les femmes d'une participation égale, chaque fois que des femmes de mon entourage voulant célébrer le rituel de l'Eucharistie se voient contraintes de faire appel à un prêtre. La violence que je ressens alors m'invite sur des sentiers battus par l'audace de l'Esprit. La réflexion devient méditation et prière. Et me voilà encore une fois projetée un peu plus haut, un peu plus loin, en train de questionner une théologie toute faite et ma dépendance du discours officiel. Alors je sens bien, pour ne pas dire je vois bien, que la foi en Dieu, en Jésus, en l'Église, c'est très certainement du TOUT AUTRE... de l'INÉDIT... que nous essayons d'approcher dans notre collectif de femmes, féministes et croyantes.

DIMENSION DE LA PRATIQUE DANS LA TRADITION CHRÉTIENNE, la violence peut-elle être exorcisée?

Flore Dupriez - Vasthi

La violence exercée contre les femmes dans l'Église catholique a des sources différentes et prend souvent des formes fort subtiles. Pour les comprendre, il nous faut remonter aux origines du christianisme et tenir compte de la situation des femmes dans le monde méditerranéen comme aussi de la crise morale traversée par l'Empire romain. En effet, l'empereur Auguste et les moralistes de cette époque prêchaient un retour à des valeurs ancestrales plus exigeantes.

Les causes

Plus que tout autre facteur, la **première place** donnée à la **raison** par les philosophes grecs va justifier le mépris où l'on tient les femmes dominées, dit-on par l'impulsivité. Et voilà donc les femmes enfermées dans un piège aussi logique qu'indestructible destiné à traverser les siècles sans s'user...

Sans doute, les premiers chrétiens ont-ils cherché à créer une nouvelle société faite d'égalité, de liberté et d'amour: des valeurs nouvelles mais quelque peu utopiques. Dans ce contexte, la **valorisation de la virginité** paraissait une démarche possible et convenait somme toute très bien à ce groupe de marginaux persécutés, désireuse de préparer une autre forme de vie. Mais ce qui fut dommageable pour les femmes, après ce premier élan, ce fut le discours des Pères de l'Église souvent en proie avec leurs propres fantasmes sexuels; pour persuader auditeurs et auditrices de respecter la virginité, ils trouvèrent un bouc émissaire facile: les femmes, déjà inférieures tant sur le plan politique que social. Tertullien n'écrit-il pas que la femme à l'instar d'Ève est la porte de l'Enfer et que son mari est son maître? Les soi-disant déficiences de la nature féminine sont présentées comme des conséquences de la culpabilité présumée d'Ève au Paradis terrestre. Et aucun de ces penseurs n'a assez d'intelligence pour voir dans le personnage d'Ève, l'image de l'humanité devenue adulte et capable d'assumer ses responsabilités, c'est-à-dire la vie et son corollaire la mort.

Par la suite, l'**Église va se hiérarchiser**. Elle s'alliera à l'État pour définir le rôle et le statut des femmes: épouses fidèles, mères fécondes ou vierges pures. Ces dernières acquièrent plus de liberté et même d'autorité, comme en témoignent les abbesses du Moyen-Âge, parce qu'elles n'exercent pas leur sexualité. L'alliance Église et État va même

donner aux maris le droit d'infliger à leurs femmes des châtiments corporels, fouet et bâton «mais tout cela dans la dignité pour que les apparences soient sauves».(1)

La hiérarchie justifie la place de plus en plus grande qu'elle prend, par la lutte qu'elle doit mener contre les hérésies, les débordements de la sexualité humaine et par le contrôle qu'il lui faut exercer sur les valeurs des fidèles. Elle insiste beaucoup sur la différenciation des sexes dont dépend le bon ordre de la société. L'Église se heurte pourtant à la grande ambiguïté qui fait la richesse des femmes: elles sont aussi pures que sorcières, elles sont à la fois la vie et la mort. L'Église y perd son latin et est donc de plus en plus tentée de contrôler ces êtres qui ne sont pas faits, à son avis, de raison et de logique. Il faut donc les soumettre à l'autorité de leurs maris, les empêcher de devenir prêtres car, comme le répète encore le Concile Vatican II, le ministre ordonné est l'image du Christ.

Les prêtres qui agissent «in persona Christi» doivent donc être des hommes. Et l'Église continue sans remords de confondre le signifiant et le signifié de la symbolique du ministre. L'image de la masculinité serait essentielle.

C'est de la sorte que l'image du **prêtre homme sacré** a pu rester opérationnelle jusqu'à nos jours mais pour combien de temps encore? Signalons, à ce propos, une remarque de Jean Delumeau: «Le christianisme doit s'incarner dans cette période que nous vivons et il n'y a pas de raison qu'il n'y arrive pas. Mais il ne peut le faire qu'à travers les femmes. Voilà pourquoi je souhaite que l'Église catholique leur ouvre la porte du sacerdoce qu'aucune raison théologique ne justifie de leur refuser. Car les femmes savent concilier la foi et la modernité».(2)

Des solutions

Pour cela, l'Église devrait **abandonner sa peur de l'indifférenciation**, elle devrait renoncer à se croire autorisée à contrôler la sexualité humaine, grande force magique de la nature. Elle devrait plutôt aider l'humanité à résoudre le grand problème humain qui transcende les différences de sexes, de temps, de religion: celui de la mort.

(suite p. 14)

(1) **Violence en héritage?** Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec. 1989. p. 26.

(2) «Réhabiliter Ève», in **Nouvel Observateur**, 11 avril 1990, p.11.

LA VIOLENCE EST PARTOUT, SURTOUT CET ÉTÉ

Judith Dufour - Vasthi

Le numéro sur la violence arrive tout juste après un été fertile en événements violents qui nous concernent toutes, de près ou d'un peu moins près, et alertent ainsi nos pensées sur le phénomène de la violence chez les êtres humains organisés en regroupements divers. Les négociations sur les ententes du lac Meech, les revendications des Amérindiens au Québec et au Canada, l'envahissement du Koweït par l'Irak sont autant de situations d'intérêts culturels, économiques ou de toute autre nature qui opposent deux ou plusieurs regroupements. Ils renvoient aussi à la cohésion d'un regroupement d'individus, à la construction de la violence et à ses expressions, ainsi qu'aux outils de manipulation dont, entre autres, la culpabilité.

Une vision féministe des manifestations de la vie sociale étant un choix politique, les féministes ne peuvent faire l'économie, dans leur travail de reconstitution des événements, d'une analyse politique, c'est-à-dire qu'elles doivent tenir compte des rapports de force, des intérêts en cause, des alliances et des outils tactiques de manipulations. L'élément religieux d'une part et la participation des femmes d'autre part, ont été présents dans plusieurs des événements violents de cet été, cependant, nous nous en tiendrons à deux d'entre eux qui se situent sur le terrain plus spécifique de L'autre Parole. Il s'agit d'un événement connexe aux célébrations du Cinquantième anniversaire de l'obtention du droit de vote des femmes au Québec et d'un autre inscrit à l'intérieur du premier Sommet mondial «Femmes et multidimensionnalité du pouvoir mis sur pied par F.R.A.P.P.E. (Femmes regroupées pour l'accessibilité aux pouvoirs politique et économique).

À l'occasion du premier événement, dans un long article paru dans le journal *La Presse* le jeudi précédant l'ouverture des fêtes qui commémoraient le cinquantième anniversaire, madame Fatima Houda-Pépin accuse les organisatrices de racisme, d'absence de sens démocratique; elle taxe leur féminisme d'arriéré par rapport à celui des femmes anglophones. Se disant la représentante de certains groupes de femmes immigrantes qui se seraient senties bafouées dans la planification et l'organisation de ces manifestations, elle revendique pour elles une participation à part entière dans l'élaboration de tout événement public des féministes au Québec. Alliant l'accusation à la provocation et à l'insulte, elle exige, au nom de ces femmes immigrantes, la démission de madame Lise Payette, à qui les organisatrices avaient demandé d'assumer la présidence d'honneur de cette commémoration. On reproche à madame Payette, pionnière du féminisme au Québec, d'avoir fait preuve de xénophobie et de racisme dans sa collaboration à l'émission télévisée *Disparaître* qui analysait les risques de l'immigration

massive pour notre culture déjà menacée. C'est alors que les médias parlés et écrits se sont emparés de cette accusation et de son auteure pour multiplier les interviews. **Dans la population des femmes, un processus de violence ayant trait au nationalisme était déclenché!**

Quant à l'autre événement, c'est plus à l'aspect religieux de notre **Collectif** qu'il fait référence. En effet, à l'atelier «Pouvoir et religion», comme le rapporte **La Presse** du 8 juin 1990, il y aurait eu une véritable altercation entre les participantes et tout cela (je caricature un peu) pour savoir laquelle des religions s'avère la plus restrictive envers les femmes. Ainsi, une conférencière musulmane prétend que c'est le judaïsme, alors qu'une israélite, ne pouvant tolérer une telle affirmation, proteste avec tout autant de sincérité et de passion. (Madame Fatima Pépin, comme par hasard, avait déjà fait la même assertion sur les ondes lors d'une interview sur l'Islam et la religion). Il s'ensuit une engueulade en bonne et due forme tandis qu'une Hindoue, dont la religion représente Dieu sous les traits d'un homme et d'une femme dit-elle, se plaint de ne pas avoir été suffisamment entendue. **Et voilà le goût amer de la compétition, sur le plan religieux, tout prêt à engendrer la violence tout au moins verbalement!**

Puis les événements passent et on essaie de les oublier quand ce n'est pas tout simplement de les taire!

Or, ne pas se laisser interpeler par de pareils événements, quand on est féministe, c'est de l'angélisme ou mieux, une prétention suicidaire! En effet, on prétend parfois que le féminisme, en tant qu'idéologie politique, peut faire fi de toutes les allégeances et rassembler les femmes sur ce seul critère. Pourtant, nous n'en sommes pas encore là. Les israélites, entre autres, ont souvent écrit à propos de l'articulation de leur féminisme à ces appartenances fortes (religion, nationalisme, culture, etc.) et plusieurs de leurs articles font état de déchirements intérieurs profonds. Des événements de ce genre devraient justement nourrir notre réflexion sur ce sujet, sinon la culpabilité nous guette. Depuis des temps immémoriaux les femmes, on le sait, se sont vues forcées de cultiver cette vertu ou cette faiblesse et les Québécoises sont fragiles sur ce plan parce qu'à deux titres, elles sont des minoritaires dans le sens employé par Colette Guillaumin, c'est-à-dire que pendant longtemps elles ont été privées des outils nécessaires pour maîtriser la conduite de leur vie.

Le piège

L'autre Parole voudrait d'abord attirer l'attention sur la culpabilité dans sa facette positive en regard des événements pré-cités. Sommes-nous aussi injustes envers les immigrantes de fraîche ou de longue date? Il est difficile de le croire quand on songe à

toutes les amies avec lesquelles nous travaillons et à toutes celles qui travaillent auprès et avec des immigrantes à la base. Pourtant il n'est pas inutile de saisir la perche! Nous souhaitons ardemment que les féministes du Québec, dont nous faisons partie, soient plus attentives non seulement aux revendications des immigrantes mais aussi à leurs existences culturelles. Les militantes sociales sont souvent plus attentives aux difficultés économiques des immigrantes et les féministes ne sont peut-être pas exemptes de cette carence. Que cette intervention rappelle aux féministes québécoises de toutes cultures leur sororité pleine et entière avec les immigrantes, c'est un vœu auquel nous ne pouvons que souscrire.

Quant au deuxième événement, il nous aura au moins ouvert les yeux en pointant du doigt quelques-unes des pierres d'achoppement dans la trajectoire du féminisme en tant que constitutif d'un regroupement d'individues à forte cohésion. Il est évident que l'appartenance religieuse touche les fibres profondes de la sensibilité humaine et qu'il nous reste une longue et délicate démarche à entreprendre pour parvenir au consensus international qui mènera à la libération de toutes les femmes.

Cependant, c'est sur les aspects négatifs de la culpabilité que je m'attarderai car celle-ci s'avère un sentiment démotivant: elle représente **l'envers de la responsabilité** qui consiste à assumer notre condition de femmes incarnées quelque part, avec un bagage historique et culturel, avec des choix spirituels, avec une appartenance à un groupe dont la religion et le nationalisme constituent souvent les ciments les plus efficaces de cohésion et, conséquemment, portant en interface la tentation du rejet des autres.

La culpabilité détruit l'estime de soi et la créativité, blaisant l'ouverture aux autres qui devient ainsi marquée au sceau de l'amour plutôt qu'à celui du **respect**, sentiment plus exigeant. Elle est aussi, et par cela très politique, une manipulation utilisée dans un rapport de force issu d'une lutte d'intérêts ou de prestige.

Si la culpabilité fait courber nos têtes à nouveau, elle touchera en même temps au respect de nous-mêmes et à la lucidité qui l'accompagne. Or cette lucidité nous est nécessaire pour débusquer toute **tactique susceptible de toucher à nos acquis par des méthodes déloyales sur un modèle patriarcal**.

Aussi, avant de se laisser imprégner par les aspects négatifs de la culpabilité, est-il urgent de décortiquer les événements porteurs de violence en essayant de voir quels étaient les intérêts en jeu, les alliances en cause et les forces en présence dans ceux qui font l'objet de notre propos.

Dans le premier des cas qui nous occupent, les principales accusées ont répondu aux questions avec dignité et sobriété ne voulant d'abord pas, je suppose, envenimer un conflit entre femmes à ce moment-là. En outre, elles manquaient de temps nécessaire pour réagir, à quelques heures de l'ouverture d'un événement d'une telle ampleur. **De cela nous louons leur sagesse.** Cependant, avec un peu de recul on peut penser que le moment était trop bien choisi pour porter des accusations contre un groupe et plus particulièrement contre une femme-symbole de ce groupe, pour qu'il n'y ait pas eu un enjeu quelconque sous ce coup? Par ailleurs, on peut se demander à bon escient si les organisatrices ayant été bâillonnées par une foule de raisons conjoncturelles, ne l'ont pas été aussi par la **culpabilité**?

C'est donc à cette lucidité, dont nous parlions, que nous aimerions poser quelques questions, entre autres;

Quels sont les groupes dont madame Houda-Pépin se disait la représentante: leurs assises, la nature et le nombre de leur membership, leur champ d'action?

Ces deux événements, pris dans leur interaction, pouvaient-ils se faire de l'ombrage? On peut penser à cet égard à la mobilisation de la presse en faveur du premier dans l'ordre chronologique...

On peut s'étonner de trouver, parmi les alliées du second événement, des femmes qui ne se sont pas gênées pour critiquer vertement et ouvertement madame Payette dans les journaux (voir les déclarations de mesdames Finestone et Gagnon-Tremblay dans les pages du journal **La Presse**) quelques jours plus tard.

Est-il aussi surprenant que je le crois, de ne pas retrouver sous la plume magnifique de madame Fatima Houda-Pépin, une condamnation quelconque dans les journaux, à propos des incidents malheureux qui se sont produits dans l'atelier sur la religion, ou du moins une réponse à ce qui s'est dit dans les quotidiens à cet effet?

Y aurait-il eu là un règlement de compte entre des tenantes d'options politiques différentes?

Quelques amorces de réponses à ces questions nous aideraient peut-être à placer, dans une perspective plus réaliste, nos réactions et nos émotions face aux interpellations que ces événements ont provoquées. Sommes-nous à ce point coupables de tout et avons-nous le droit d'être imparfaites? Le féminisme est-il incapable en soi de rallier **toutes les femmes sur toutes les questions**? Épuise-t-il à lui seul toutes nos raisons d'être humaines?

Les leçons du féminisme

Assumer nos amours et nos bonheurs, les célébrer avec chaleur et la tête haute, c'est ce que le féminisme nous a appris. Le féminisme nous a aussi appris que

l'amour-servilité, l'amour-condescendance, sentiment noble par excellence, attribut conféré aux femmes par les hommes et cultivé avec soin, devait être remplacé par le **respect**: le **respect de nous-mêmes**, de ce que nous, nous sommes, et de ce que nous voulons être et, au même titre, le **respect des autres** dans leurs différences, culturelles, sociales et historiques, ainsi que dans leur rythme. Ce respect mutuel permettra d'éviter la culpabilité ou l'immobilisme, si certaines religions ou certaines cultures admettent dans la pratique ce que le féminisme, comme idéologie à laquelle nous adhérons, trouve basiquement inacceptable pour l'ensemble de la classe des femmes.

J'ose, avant de terminer, rappeler ici que Lise Payette n'est pas définie par toutes les Québécoises **qui se respectent mutuellement**, par sa seule participation à l'émission **Disparaître**. Ce n'est que justice de lui dire merci de combattre depuis longtemps les injustices au quotidien de la collectivité des femmes. Merci aussi d'avoir accepté la présidence de cet événement qui avait besoin d'un nom prestigieux et de ce qui s'ensuivait (y compris la possibilité de recueillir les fonds nécessaires) afin de continuer à organiser cette grande célébration. Certes d'autres personnalités qui ont lutté pour les droits politiques des femmes étaient tout aussi québécoises sans être ce qu'on appelait alors canadiennes-françaises, et nous n'avons jamais manqué de leur rendre hommage, mais nous avions bien le droit, en tant que majorité dans cet événement, de choisir pour présidente, quelqu'une qui nous ressemble, que nous respectons et qu'à nombreux égards, nous aimons!

* * * *

(Dimension de la pratique...)

Le Moyen-Âge s'était résigné à la mort. Lors de la Renaissance, les Occidentaux devenus plus riches, plus puissants, plus instruits accordèrent plus d'attention au corps et redécouvrirent du fait même la mort.

Le titre de l'article annonçait des recettes pour exorciser toutes les formes de violence dont il a été question. La première serait d'éliminer toute forme de préjugé sur «l'impur» relié aux femmes. Mais les hommes d'Église devraient aller plus loin que cela en reconnaissant que le vrai sacré n'est pas celui qui est transmis par les sacrements qu'ils se réservent.

Le sacré ne réside-t-il pas essentiellement dans toutes les valeurs ou tous les actes qui permettent une victoire de la vie sur la mort et de l'amour sur la haine?

LA VIOLENCE DES ENFANTS.... COMME DES ÉPINES AUX ROSIERS BLANCS

Léona Deschamps - Rimouski

Un jour, une amie qui jardinait depuis plusieurs années une variété de rosiers me fit observer que ses roses de qualité portent toujours de fières épines à la tige. Ainsi, elles sont protégées d'une cueillette hâtive et sans précaution.

Aujourd'hui, devant les manifestations de la violence chez des enfants que je côtoie régulièrement à l'école, je fais le rapprochement avec la roseraie visitée. Elles seraient des épines aux rosiers blancs dont les fleurs fraîchement écloses affichent leur lumineuse présence à travers leurs voisines, toutes ces roses parées de vives couleurs.

Des épines à la roseraie du primaire

Plusieurs enfants de six à douze ans fréquentant l'école primaire s'expriment parfois avec brutalité. Certaines personnes les classent déjà dans la catégorie «des petits voyous». Mais, si ces manifestations cachaient une sensibilité si merveilleuse qu'elle doive se surprotéger à temps ou à contretemps, n'arrivant plus à s'exprimer parce que trop blessée...

À chaque pause scolaire, les ébats de la cour de récréation m'offrent une liste de comportements violents: agacements à répétition, exclusions sans raison, gestes de destruction, expressions verbales grossières et arrogantes, harcèlements variés et partage d'expériences agressives. Voyons de plus près les épines de ces roses blanches fraîchement écloses.

On s'emploie à provoquer une crise de colère chez un pair qui s'emporte facilement afin d'avoir l'occasion de se batailler allègrement.

À un autre moment, sans aucune négociation, c'est l'exclusion de la fille accueillie à la partie de ballon organisée par quelques garçons. Ailleurs, plusieurs diades refusent l'arrivée d'un ou d'une autre enfant dans leurs conversations ou leurs jeux. Pire encore, il y a l'exclusion de celui ou celle qui refuse d'aller vers les autres et dirige ainsi la violence vis-à-vis son existence. Ceci traduit un faux silence et manifeste son refus de sentir ce qui l'habite, son désir de ne pas voir ce qui l'entoure ni d'exercer sa pensée.

Occasionnellement, c'est la violation des droits de l'autre par la destruction de biens personnels ou collectifs: casser des règles et des crayons par plaisir, déchirer un vêtement par vengeance, renverser le mobilier de la cour, enrouler les balançoires...

L'intégrité physique subit aussi certains assauts: on mord, on pince, on frappe ou on pousse pour venger une frustration d'hier, d'aujourd'hui. On crée même certains jeux avec attouchements sexuels ou on attaque les filles en leur faisant croire que c'est agréable.

Des cris de rage, la vulgarité de certaines expressions, l'attribution de surnoms désagréables, le port d'anneaux aux doigts et de chaînes aux poignets encadrent souvent la violence des coups risqués.

Il faut rappeler que certains enfants perdent le goût de fréquenter l'école parce que victimes de souffrances morales et de l'angoisse d'être assaillis par des élèves de leur classe. On se plaît à ridiculiser leur bonne conduite et leurs réussites scolaires en les soumettant continuellement à des attaques verbales sarcastiques.

Certains échanges suivis de grands éclats de rire s'élèvent dans un noyautage d'enfants reconnus pour s'adonner à des gestes violents. Eh oui, c'est la mise en commun d'exploits de la veillée précédente: tel jardinet a été piétiné, un reste de peinture permit de barioler les murs d'un établissement public et une fille a vécu la peur de sa vie...

L'interdiction de porter des armes blanches et des vêtements avec des motifs illustrant la violence ou la guerre contrarie les enfants qui admirent l'audace des «skinheads» et des «fresh» dans leurs affrontements occasionnels.

Comme la violence est rarement attribuable à des facteurs physiologiques, hâtons-nous de décoder ce nouveau langage des enfants.

Sous les épines

À l'instar de Françoise Dolto et d'Andrée Ruffo, j'ai longuement et tendrement écouté ces enfants qui s'expriment par la violence. J'ai découvert sous chaque épine une blessure profonde, un vouloir être au monde en toute vérité, une requête de sécurité affective et une reconnaissance sollicitée. J'ai encore observé que pour réagir correctement aux frustrations, les enfants ne disposent pas d'un répertoire de comportements favorisant le rapprochement de l'autre dans l'amour. Pour survivre, ils doivent alors exercer leurs impulsions à détruire (agression) ou à éviter (anxiété) ou à disparaître (dépression). Et j'ai compris que chaque fois que l'on bouscule l'enfant aux prises avec ses émotions, on le provoque à la violence. En ce domaine, l'environnement de l'enfant est à questionner.

La télévision blesse l'enfant car elle n'est pas un moyen d'apprentissage démocratique: rapidité de présentation, obligation de tout développer en même temps, acceptation de la violence et d'informations en vrac déformant les perceptions de la réalité. Elle viole aussi les moments de solitude du jeune spectateur en l'empêchant de créer de nouveaux jeux et de faire l'apprentissage de l'autonomie. Il s'impose d'aider l'enfant à voir le monde tel qu'il est et à s'impliquer pour en tirer le meilleur parti plutôt que de le laisser dans le rêve ou la déception.

Avec l'insistance sur la performance et le syndrome de la médaille d'or, l'enfant éprouve plus de difficulté à accéder à la liberté de sa vie intérieure non soumise aux impératifs de la conformité. Il développe un sentiment d'être blessé par les exigences d'autrui, par un besoin excessif d'admiration et une propension à la «grandiosité». L'école ou la famille porte de la violence dans sa structure chaque fois qu'elle construit aux dépens de la vie, de l'apprentissage de la dignité et du droit de vivre des expériences.

Oui, la violence des enfants est un langage éloquent devant la violence structurelle et institutionnelle qui les entoure. Elle est un écho des souffrances qui les habitent et un appel au secours en faveur du respect de leur intériorité, de leur droit de vivre et d'occuper de l'espace en ce monde. D'une certaine manière, ils expriment leur besoin d'être écoutés, de communiquer, d'avoir des conseils adaptés, d'être tenus dans les bras et caressés avec tendresse puis appréciés pour ce qu'ils sont, garçons et filles également reconnus.

Pour l'éclosion de la rose

Pour que l'enfant se sente moins bousculé, il faut l'aider à identifier ses ressentis, c'est-à-dire à nommer sa conscience physique d'une situation, d'une personne et d'un événement afin de pouvoir comparer, interroger, accueillir et transformer son mode intérieur.

Il convient d'apprendre à l'enfant à vivre ses émotions: colère, amour et solitude en lui permettant de s'émouvoir et de réagir à ses émotions. Aidons-le à sortir de la pratique d'un vandalisme stérile et sans objet en orientant son agressivité vers le changement des structures injustes pour un monde plus soucieux de justice et d'égalité. Revendiquer ses droits sans rompre la relation, ça s'apprend.

C'est dans une pratique régulière et le soutien de l'adulte aimant que l'enfant développe graduellement la revendication de ses droits. Il a besoin d'aide pour évaluer objectivement la situation, développer la tolérance devant l'opinion de ses proches,

s'actualiser dans des projets réalistes, s'affirmer tout en respectant ses semblables et développer sa capacité de saisir la souffrance et les droits des autres.

Quand l'enfant pleure et est malheureux, évitons de lui offrir toujours des choses mais aidons-le plutôt à découvrir le sens de la tristesse humaine. C'est plus dans le sens du développement de la personne. En favorisant l'appropriation de ses limites et l'évaluation de ses désirs, la tristesse lui permettra de découvrir qu'il est seul non par exclusion mais comme être unique au monde. Il apprend ainsi à se recevoir sans se bousculer et crée sa sécurité.

Croire aux rosiers blancs

Ce refrain de «Libérer le trésor» de Michel Rivard nous invite à croire aux enfants et appuie mes propos sur la violence des enfants, ces épines aux rosiers blancs.

«Il existe un trésor
Une richesse qui dort
Dans le cœur des enfants mal-aimés
Sous le poids du silence
Et de l'indifférence
Trop souvent le trésor reste caché
Libérer le trésor...»

Pour libérer le trésor, remettons en question les trains électriques offerts sans amour, les murs de béton sans hublots de soleil et un monde mécanique sans bruissement de tendresse. Allons dans le sens de la définition de Françoise Dolto: «Éduquer, c'est accompagner l'autre dans son voyage intérieur». Et les roses blanches fraîchement écloses nous feront oublier les épines aux rosiers blancs.



LES APPAUVRI-E-S ET LA VIOLENCE: DES RÉALITÉS DÉRANGEANTES

Hélène Pinard, F.C.S.C.J. - Sherbrooke

Nous n'avons aujourd'hui qu'à ouvrir les yeux pour saisir la séparation de plus en plus marquée entre riches et pauvres. Nous n'avons qu'à écouter la télévision ou à ouvrir un journal pour être confrontés à la violence. Tellement que nous risquons de croire, qu'après tout, pauvreté et violence ne sont peut-être que phénomènes normaux, contre lesquels nous ne pourrions rien.

Nous ouvrons parfois la main pour partager, nous signons une pétition, nous nous déplaçons pour une marche de solidarité pour la paix... mais pour quel résultat? Nous aimerions voir les conflits réglés sans violence, mais nous n'avons pas grand pouvoir sur eux.

Comment arriver à poser un regard neuf sur le désir de s'engager, au nom de sa foi, à construire un Royaume de Justice et de Paix? Depuis déjà plusieurs années, nous posons des petits gestes en faveur des appauvri-e-s. Isolés, ces gestes ne semblent pas changer grand chose.

Portant, nous voulons continuer à être solidaires des démunis-e-s. Nous découvrons parfois que nous sommes plus solidaires de la violence et de l'appauvrissement que des violenté-e-s, des marginaux. L'occasion m'a été donnée d'aller plus loin dans ma réflexion avec un groupe à l'université de Sherbrooke. Un cours intitulé «Conflits, violence et Évangile de paix» a apporté un éclairage nouveau à ma vision de l'engagement social. Je voudrais vous en partager les fruits.

Ma propre violence

Le témoignage de gens appauvris par le système, les expériences de personnes qui oeuvrent pour plus de paix et qui ont posé des gestes pour faire changer des situations injustes ont élargi ma compréhension de la non-violence. J'ai été confrontée à ma propre violence intérieure. Moi qui veux la paix, j'en arrive à certains moments à élever la voix, à bousculer un enfant qui dérange trop, à perdre patience et à souhaiter du malheur à des personnes que je côtoie! Comment combattre la violence, et la souffrance qu'elle cause, si je ne reconnais d'abord la violence que je provoque par mes actions ou par mes silences?

J'ai dû, par la suite, réaliser combien j'étais habituée à une certaine dose de violence, de pauvreté. Pourquoi ai-je besoin de situations extrêmes de violence,

d'injustice qui appauvrissent des salariés déjà pourtant en difficulté financière, pour sentir monter la colère libératrice en moi? Combien de temps aurai-je besoin de «gros plans» tels les guerres Irak-Iran, les enfants victimes de la famine en Éthiopie ou ailleurs dans le monde, ou le conflit d'Oka pour bouger?

Une colère efficace

La colère, l'agressivité qui monte alors en chacun de nous peut devenir force d'action. Nous étouffons trop souvent ces sentiments, ou nous nous défoulons par l'intermédiaire d'une violence «organisée»: films, batailles aux sports, lutte. Nous applaudissons et nous encourageons même quelquefois cette violence. Peut-être nous faudra-t-il apprendre à gérer toute la force d'action et de créativité contenue dans nos colères! Nous serions sans doute étonné-e-s de voir jaillir de nouvelles solutions face à la violence, des actions concertées, des prises de positions différentes et solides provenant de cette énergie canalisée pour construire. Combien de temps laisserons-nous détourner ce potentiel de changement?

Cette première partie de ma réflexion m'a fait découvrir une nouvelle façon de voir mon engagement avec des appauvri-e-s, des personnes violentées. J'étais invitée à «penser globalement et à agir localement». Voilà ce qui manquait à mon énergie de départ: saisir que ma petite action dans mon quartier était liée à de multiples autres petites actions.

Ici s'inscrit une autre réalité: la **solidarité**. Un mot si souvent utilisé, entendu maintes fois par des personnes engagées à la transformation non violente du monde, mais qui n'était pour moi que théorie, est ainsi devenu signifiant. Signifiant et confrontant! Il entrait en conflit avec mon désir de poser un geste d'éclat, avec mon désir d'être à l'avant-garde d'un projet: «Si je ne commence pas moi-même une action, et si je n'en garde pas le contrôle, je ne fais rien.» Ce n'est pas facile de reconnaître une telle attitude en soi, mais la nier enlève l'énergie pour s'engager avec d'autres. Je n'ai pas à tout inventer pour le groupe victime d'une injustice. Quand nous ne sommes «ni pauvres, ni opprimés, mais (que nous souhaitons) servir les pauvres et vivre en solidarité avec eux, (nous le faisons) souvent d'une façon qui divise les pauvres entre eux et les dresse les uns contre les autres». Comme la personne en relation d'aide trouve en elle et trouve elle-même la solution à son conflit, ainsi le groupe possède sa propre façon de se sortir de l'impasse dans laquelle il vit. À nous d'appuyer son action, mais non de la décider pour lui.

Nous avons sans doute des connaissances, des énergies à offrir; les appauvri-e-s ont leur expérience, leur vécu! Ils et elles nous permettent de jeter un regard sur l'autre

côté de la médaille: leur rêve d'une société plus juste, plus équitable, où l'on respecte la dignité des personnes.

Reconnaître ainsi la valeur des personnes victimes d'injustice ne veut pas signifier qu'elles possèdent «une sorte de connaissance magique secrète». Elles ne sont pas à l'abri «de fautes, de faiblesses, d'erreurs ou de perversités.» Ce n'est pas parce que nous bâtissons des projets avec des appauvri-e-s que la solidarité est magique! Il nous faut découvrir que nous ne sommes pas des aidants face à des aidé-e-s qui n'ont pas atteint la maturité. Nous sommes appelé-e-s à être des égaux luttant aux côtés d'autres, «adoptant leur cause, pas la nôtre... Après tout, nous avons un ennemi commun, le système et son injustice».

Debout, comme Jésus

Jusqu'à maintenant, la relation à Jésus-Christ ne semble pas nécessaire à un engagement actif non violent pour contrer l'injustice. Pourtant Jésus est un témoin très important de la force de l'action non violente. Non pas ce Jésus «doux et humble» qui ne semble pas vouloir provoquer de remous, non pas ce «petit Jésus» qui manquerait de fermeté devant les changements à exiger d'une société injuste.

Le film «Romero» ajouté à la réflexion proposée dans le cadre du cours «Conflit, violence et Évangile de Paix», m'a ouvert le cœur sur un autre Jésus: un homme debout, solidaire des opprimés, affrontant sans cesse un système et des lois injustes, passant outre les lois du sabbat, remettant en question les hauts fonctionnaires du temps (Pharisiens, Sadducéens, Grand-Prêtre). S'il n'avait pas dérangé, s'il n'avait pas outrepassé les lois, l'aurait-on menacé, violenté pour le faire taire, mis à mort? Ce qui a pu permettre à Jésus d'aller jusqu'au bout de son projet de vie, de donner sa vie pour que tous aient la vie en abondance, n'est-ce pas sa relation privilégiée avec son Père?

Gandhi, Luther King, Mgr Romero n'ont pas été tués sans raison. Ils dérangeaient tout un système. Et ils ont appris, à l'école de Jésus-Christ, à répondre à la violence par la non-violence. Ils ont appris, avec Jésus-Christ, à ne pas avoir peur de la souffrance et de la mort. Savoir affronter la souffrance et sa propre mort donne la liberté intérieure nécessaire pour sortir du cercle vicieux de la violence et de l'injustice. Savoir affronter la souffrance et sa propre mort ouvre la porte pour redonner à chaque personne sa dignité, et pour garder sa propre dignité même en étant bafoué, ridiculisé! Savoir affronter la souffrance et sa propre mort demande une relation intense et profonde avec Dieu Père, qui a ressuscité son Fils de la mort et ressuscitera chacun-e qui met sa foi en lui. Voilà

(suite p. 23)

POUR AIDER LES FEMMES QUI ONT DES DÉMÊLÉS AVEC LA JUSTICE **la Société Elizabeth Fry de Montréal**

Monique Hamelin (1) - Vasthi

La violence a de multiples facettes et ce sont habituellement les femmes qui en sont les premières victimes et cela, tant dans la vie privée que publique. Par ailleurs, il arrive que des femmes commettent des délits et des crimes qui seront quelquefois accompagnés de violence.

Les crimes de violence représentent moins de 10% de la criminalité et les femmes comptent pour plus ou moins 10% des personnes contrevenantes. Néanmoins, lorsque des femmes, pour toutes sortes de motifs, ont recours à des moyens réprouvés par la société pour vivre ou survivre, il existe des organismes pour les aider. La Société Elizabeth Fry de Montréal est l'un de ceux-là.

Peu de francophones du Québec connaissent le nom d'Elizabeth Fry, alors qu'il en est tout autrement dans le monde anglophone.

Elizabeth Fry naquit dans une famille de riches et influents Quakers anglais en 1780. Dans la vingtaine, elle passa outre aux protestations des hommes de son milieu familial et entra dans la prison des femmes de Newgate. Elle entreprit d'aider les détenues et leurs enfants. Elle pilota des réformes, elle fonda une école, fit appel au concours de ses amies.

Depuis ce temps, la tradition veut que lorsque des organismes d'action sociale pour les femmes ayant des démêlés avec la justice voient le jour, ils portent le nom d'Elizabeth Fry.

Il existe actuellement 19 sociétés Elizabeth Fry par tout le Canada et elles fonctionnent de façon autonome dans la région qu'elles desservent, bien que membres de l'Association canadienne des Sociétés Elizabeth Fry.

Le premier groupe au Canada à porter le nom d'Elizabeth Fry a été la Société Elizabeth Fry de Colombie-Britannique. C'était en 1939. La première société à voir le jour au Québec fut celle de Montréal. Elle a été fondée en 1977.

(1) L'auteure est aussi présidente du conseil d'administration de la Société Elizabeth Fry de Montréal.

À Montréal, la société a d'abord consacré ses énergies à mettre sur pied la première maison de transition pour femmes au Québec. Depuis dix ans, la Maison Thérèse-Casgrain accueille des femmes en libération conditionnelle.

Au fil des ans, la Société a multiplié les services offerts aux femmes. Par exemple, depuis quelques années, le Service d'aide à la cour est donné par des bénévoles, assistantes parajudiciaires, formées par la Société. Ce service permet aux femmes qui comparaissent ainsi qu'aux membres de leur entourage d'avoir des réponses aux nombreuses questions qui se posent lors d'une comparution.

Le vol à l'étalage est le délit le plus courant chez les femmes. Il est fréquemment le symptôme d'un déséquilibre psycho-social ou d'une période dépressive souvent due à la perte d'un conjoint, à une rupture, à des difficultés personnelles. La Société offre un programme de relation d'aide aux femmes qui sont aux prises avec un tel problème.

La Société publie aussi un journal, **Femme et Justice**, en vue d'informer de ses activités les bénévoles, membres, donateurs et donatrices, et la clientèle.

Pour continuer d'oeuvrer auprès des femmes qui ont des démêlés avec la justice, pour prévenir la délinquance, pour sensibiliser les gens aux multiples problèmes des femmes criminalisées, la Société mise sur l'implication des membres de la communauté, tant comme bénévoles que comme donatrices ou donateurs.

Pour plus d'information, on peut écrire à la Société Elizabeth Fry de Montréal, 1000, rue Sherbrooke Est, Montréal, H2L 1L5, ou téléphoner au (514) 528-9888.

* * * * *

(Les appauvri-e-s...)

l'espérance qui permet de dénoncer l'injustice de tout un système et de tenir jusqu'au bout de la lutte malgré les menaces, et même si sa propre vie est en danger.

Mon plus grand souhait serait qu'un grand nombre de personnes découvre la force de l'action non violente, et que leur espérance soit si grande qu'elle rejoigne celle de Jésus-Christ et de tant d'autres hommes et femmes qui ont oeuvré et oeuvrent encore à la construction d'un Royaume de justice et de paix. Je porte aussi le désir d'être de ces personnes qui peuvent, au nom de la foi en Jésus-Christ, aller plus loin que la parole, passant aux gestes qui la devancent et l'appuient.

VIOLENTE, L'AUTRE PAROLE?

Rita Hazel - Myriam

On chuchote dans notre dos, paraît-il, que nous sommes "agressives"... On conseille la prudence à certaines personnes tentées de se joindre à nous: leur réputation ne risquerait-elle pas d'en souffrir?

Aussi, arrive-t-il que les braves qui décident de nous connaître manifestent de l'étonnement devant notre sérénité, notre humour et... notre joie de vivre.

Peut-être serait-il opportun, dans ce numéro qui traite de la violence, de rassurer celles ou ceux qui s'inquiètent de notre «féminité», de notre capacité de douceur, de compassion ou de mansuétude... Nous dénonçons et nous revendiquons, c'est vrai. Nous réclamons la justice pour toutes et tous, dans l'Église et dans la société, bien sûr. Et nous cherchons les moyens d'y parvenir. Mais faut-il le proclamer? Oui nous aimons les hommes, et les enfants, et la maternité; oui, nous respectons la diversité des démarches dans la poursuite de la vérité.

Et nous tentons sans cesse de ne pas trop nous prendre au sérieux... juste assez!

Au risque de décevoir, j'aurai donc avoué péniblement ce secret de notre «for intérieur»; quiconque, en rêvant de nous, se complaît dans ses fantasmes de walkyries, d'amazones ou de sorcières devra désormais (hélas?) chercher ailleurs...

* * * *

Nos prochains numéros:

décembre 1990: **Engagement social**
Pauvreté des femmes

mars 1991: **Les femmes et l'avenir du Québec**
Projet de société



LA VIOLENCE FAMILIALE

Dossier de la revue **Communauté chrétienne**
Montréal, décembre 1989, nos 167-168

Synthèse

1. Quelques chiffres qui font réfléchir

Le dossier commence par un tableau détaillé des avis reçus par le Comité de protection de la jeunesse (du Québec) pour l'année allant d'avril 1988 à avril 1989

En voici quelques précisions:

900 cas victimes de mauvais traitements physiques:

plus de garçons que de filles entre les âges de 0 à 12 ans

mais plus de filles que de garçons dans une proportion de 21,7/12,3% entre les âges de 13 à 17 ans

993 cas victimes d'abus sexuels:

il y a trois fois plus de filles que de garçons âgés de 0 à 12 ans et près de six fois plus de filles (37,2/6,9%) entre 13 et 17 ans

24 meurtres d'enfants rapportés:

9 garçons, 13 filles et 2 nouveaux-nés dont on ignore le sexe

33 suicides d'enfants:

30 garçons et 3 filles

2. Les chrétiens et la violence (Charles Valois, évêque de St-Jérôme)

L'auteur rappelle que la violence a toujours existé, depuis le début de l'humanité et qu'on la retrouve même dans la Bible. Il cite, entre autres, les dix plaies d'Égypte et ce passage où «après avoir prouvé la supériorité de Dieu sur les idoles, par un sacrifice «miraculeux», Élie égorge les prêtres de Baal». (...) «Pour bien lire ces textes (...) il faut se rappeler (...) que le Dieu de la Bible est un vrai pédagogue: (...) il accepte que son peuple ne comprenne que lentement (... et doive, pour évoluer, vivre) séparé des peuples au milieu desquels il se développe «afin de n'en pas adopter» les mœurs idolâtres et perverses»...



(...) «Les chrétiens sont, en principe, contre toute violence et, pourtant, ils entretiennent des structures qui favorisent la violence.» Mgr Valois rappelle des exemples de leurs contradictions: des usines d'armements enrichissent certains d'entre eux; des capitaux, souvent possédés par des chrétiens, exploitent le Tiers-Monde et font travailler à des salaires dérisoires; «ils sont contre la violence faite aux femmes, et pourtant»... Ils s'opposent au racisme et veulent bien accueillir les réfugiés mais...

3. Les femmes et la violence (Marie-José Parent)

L'auteure tente de répondre à la «question qui revient constamment: *mais pourquoi retourne-t-elle vivre avec cet homme qui la bat?*», dénonce le préjugé qui a évolué en passant de «c'est parce qu'au fond elles aimaient ça» en «maintenant les femmes ont des choix, si elles endurent ça, c'est parce qu'elles veulent bien». Devant une femme violentée, «l'intervenant est régulièrement parcouru par des sentiments d'impuissance, souvent similaires à ceux que ressent la femme elle-même. Or, c'est d'abord en elle-même que la femme recherchera les raisons de la violence de *l'autre*; (...) l'intervenant trouvera que c'est aussi en cette femme que sont assises toutes les causes de sa formidable endurance». (...) «Et comme plus de la moitié des femmes violentées retournent vivre avec leur partenaire après un premier départ du domicile conjugal, l'impuissance des intervenants (... trouve) des explications mystificatrices: C'est parce «qu'elle aime trop - elle est carencée - elle manque d'autonomie...»

Madame Parent décrit le climat dans lequel se déroulent les subtiles étapes successives du cycle progressif de la violence, depuis ses premières manifestations à l'intérieur du rapport amoureux, suivies des interrogations, de l'inquiétude, des explications justificatrices, de la culpabilité, des cadeaux reçus de l'époux repentant et amoureux. «Aucun couple ne vit d'aussi fréquentes «lunes de miel» que celui dans lequel la femme est violentée. Mais la spirale de la violence s'intensifie tandis que les «lunes de miel» durent de moins en moins longtemps. À ce moment, la femme se sent piégée et ses ressources personnelles s'épuisent; elle constate de façon particulièrement douloureuse qu'elle perd espoir, elle se sent impuissante et dévalorisée.»

(...) «Le plus difficile, pour la plupart (...), c'est de faire face à un profond sentiment d'échec. (...) Elles doivent, pour rompre définitivement avec leur partenaire, avoir *perdu tout espoir*. (...) Pour «se faire violence» et quitter le connu afin de s'engager dans l'inconnu, il est essentiel de pouvoir mobiliser une grande part de son énergie (...), cette énergie est manquante puisqu'elle a été investie dans la recherche de toutes les solutions de rechange (...). Ce n'est bien souvent que lorsque la colère se manifeste comme expérience émotionnelle prédominante que la femme victime (...) retrouvera les énergies nécessaires.»

Enfin, l'auteure évoque les difficultés, les émotions du départ: la hâte, la peur, parfois l'appel à la police, la quête du refuge, la sécurité menacée des enfants, la recherche d'emploi ou le chômage, le logement à trouver... Une litanie d'épreuves et de complications, jusqu'à «l'Aide sociale qui sera coupée parce que le mari doit payer une pension pour les enfants». (...) «Partir ou demeurer. C'est entre ces deux positions que les femmes se trouvent écartelées mais c'est aussi dans cet espace qu'elles recherchent leur équilibre.»

4. Croire en l'avenir, malgré tout (Andrée Ruffo)

Voici un vibrant plaidoyer qu'on souhaiterait citer en entier. Il insiste sur l'importance du respect de l'enfant, de «l'apprivoiser, créer des liens avec lui, (...) être consciente de son individualité unique. (...) L'enfant n'est pas un adulte en miniature, il est un monde en soi, avec ses besoins, ses désirs, ses peines, ses joies... (...) Combien de mères réprimandent leur enfant alors qu'il fait ses premiers apprentissages!»

L'intervention de l'État. «Comment peut-on vérifier leur besoin d'aide d'une façon respectueuse sans devenir oppressant, inquisiteur? (...) Dans la pratique quotidienne, nous sommes confrontés au fait que les solutions viennent presque toujours des intervenants alors que nous avons la certitude profonde, la conviction que les enfants et leurs parents dans la majorité des cas, possèdent en eux la solution à leurs problèmes. (...) Encore faudrait-il trouver en nous la disponibilité et le désir de les écouter; (...) faire confiance aux parents dans leur capacité de trouver en eux, avec leurs enfants, les solutions (...) qui seront alors une occasion d'accéder à l'autonomie.»

L'auteure s'interroge sur la raison de l'augmentation des tentatives de suicide chez les enfants, les causes de la violence brutale ou raffinée dont ils sont victimes. Au lieu de «contrôler les symptômes», elle suggère «d'aller en profondeur» (...) «pour comprendre où se loge cette souffrance répétée de génération en génération» et propose quelques pistes de solution. Il faudra «redonner la parole à l'enfant», faire confiance aux «forces vives qui l'habitent» pour qu'il puisse «devenir un être en paix avec lui-même et les autres».

(...) «Il est impossible par le seul recours aux mesures législatives de faire face à la nature profondément troublante et insidieuse de la violence faite aux enfants et de corriger la situation.»

(...) «Nous croyons avoir tout donné à nos enfants, sauf souvent l'essentiel dont ils ont le plus besoin: la foi dans un avenir, dans un avenir partagé. Il faut retrouver notre esprit d'enfance pour retrouver la foi - cette foi qui n'est jamais qu'une foi d'enfant.»

5. Agressivité, agression, violence: des termes à clarifier (Richard Hould, D.Ps.)

Exposé didactique fort documenté qui peut aider à comprendre les mécanismes des comportements humains. La liste des sous-titres en donne un aperçu: La frustration - De la légitime défense à la paranoïa - De l'opinion au fanatisme - De l'actualisation de soi au narcissisme - De l'affirmation de soi au sadisme - De l'empathie à la psychopathie - L'agressivité - De l'inhibition à l'impulsivité - L'agression - Du dialogue à la contrainte - Violence et physiologie.

À titre d'échantillons, en voici deux citations:

«L'intolérance va de pair avec la rigidité des valeurs du sujet et avec l'attribution de caractéristiques personnelles négatives aux tenants d'opinions divergentes. Pour le fanatique, la reconsidération d'un iota de son système de croyance menace son identité personnelle, et l'expose à l'acquisition massive des traits négatifs associés aux mécréants.» (Extrait du développement «De l'opinion au fanatisme»)

«Prétendre à l'acceptation inconditionnelle de nos contemporains relève de l'utopie et conduit celui qui se fixe cet idéal vers une aliénation de soi assurée. En effet, refuser d'être changé par quelqu'un, c'est déjà vouloir que le comportement de l'autre change à notre égard; en ce sens, l'agression est inévitable pour celui qui veut vivre. Condamnés par la nature des choses à tenter de modifier notre entourage, le seul pouvoir qui reste porte sur la façon de procéder. Dans la société, la seule manière qui semble acceptable demeure la communication.» (Sous la rubrique «L'agression»)

6. Violents... ou malheureux? (Andrée Leblanc)

L'auteure fait valoir que, grâce aux acquis récents de la psychologie, les jeunes parents actuels sont plus conscients de leurs propres besoins, se préoccupent davantage de leur épanouissement personnel. Ils en font même une philosophie au point d'oublier les besoins de leurs propres enfants: «Combien d'adolescents ont connu des pères ou des mères substituts à répétition parce que leurs parents avaient besoin de changer de partenaire? Ces enfants ont été «obligés» de s'adapter».

Or nous porterions tous en nous, à cause de notre expérience passée, un aspect "enfant victime de violence" et un aspect «enfant violent»; ces composantes se manifestent lorsque nous vivons des situations où nous nous sentons victimes et alors, souvent inconsciemment, nous imposons des contraintes à nos enfants qui deviennent violents à leur tour.

Madame Leblanc suggère de nous inspirer de Jésus qui répondait à la violence par l'amour, en voyant «la souffrance des gens au-delà des comportements violents». Elle croit que nous devrions commencer par nous examiner nous-mêmes: «Ce que je trouve derrière ma propre violence, ce sont mes souffrances. (...) Sans doute serait-il bon pour chacun de nous de nous occuper de nos propres souffrances, d'aller chercher un petit peu d'amour pour soi-même.» (...) Il faut «tenir compte à la fois de l'enfant qu'on a en soi et de celui qu'on a devant nous.»

7. La violence en milieu étudiant (François Gervais)

Une douzaine d'équipes de la J.E.C. de Montréal ont réfléchi ensemble aux deux cents faits de violence qu'elles avaient recensés en six mois. Elles ont présenté treize grandes recommandations dans un mémoire encore disponible. Leur analyse révèle que «le climat d'agressivité augmente rapidement dans les écoles avec l'apparition de nombreuses armes et de cris de menace, mais les actes crapuleux (...) continuent à ne représenter qu'une infime fraction des faits observés».

L'auteur critique l'organisation de la société: «une instruction publique bâtie sur l'excellence des uns grâce à l'exclusion des autres, un monde fait d'audio-visuel parce qu'on n'a pas de temps pour les écouter et les voir, des distributrices de condoms dans les écoles parce qu'on ne veut pas investir financièrement pour mettre sur pied un cours d'éducation sexuelle en plus du cours de biologie, (...) on augmente le nombre de polices, de prisons, de centres d'accueil, les années de sentence, etc., mais on «coupe» dans l'éducation»; il critique aussi l'organisation du travail qui «devient la voie de l'asservissement de la personne», celle de l'école: «On robotise par des horaires stressants le quotidien des jeunes», il n'y a guère «de temps disponible pour (y) vivre des relations humaines» ni de possibilité d'en faire «un milieu de vie», il serait donc «irréaliste de concevoir (que) la violence ne (s'y fasse) pas menaçante».

(...) «Avant de se battre pour conserver nos écoles confessionnelles, essayons de les conserver humaines. (...) On reconnaîtra nos valeurs religieuses par nos choix éthiques et non par nos slogans. (...) La course à la performance académique a inspiré plusieurs coupures dans les activités de la vie étudiante et pastorale. (...) Il en résulte une école centrée uniquement sur les notes. (...) Le premier rôle de l'école est d'instruire, mais si elle exerce sa fonction aux dépens de la vie et de manière agressive, elle doit admettre qu'elle porte la violence dans sa structure.»



8. La pensée d'Alice Miller sur la violence (Jean-Marc Charron)

Les parents violents ont souvent été eux-mêmes des victimes de sévices. Selon la psychanalyste allemande A. Miller, «l'enfant éprouve le besoin fondamental d'être reconnu et considéré comme le centre de sa propre activité; (...) l'accès à l'autonomie et à l'individuation (...) suppose une atmosphère de respect et de tolérance pour les sentiments de l'enfant; pour que cette reconnaissance ait lieu, il importe que les parents aient grandi dans un tel climat; (...) des parents qui n'ont pas connu le respect à l'égard de leurs émotions dans leur enfance conservent des besoins narcissiques insatisfaits; (...) un être qui a un besoin inassouvi et inconscient demeure soumis à une compulsion de répétition où il remet en scène le drame de son enfance en cherchant des satisfactions de rechange; leurs propres enfants apparaissent souvent comme des objets de substitution pouvant être entièrement soumis à leurs besoins».

(...) «Il semble qu'au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'époque moderne, la mutilation, l'exploitation et la persécution physique de l'enfant aient été supplantées par la cruauté psychique, que l'on peut en outre présenter sous la dénomination bienveillante et mystificatrice d'éducation.»

C'est ainsi que «Miller montre que ce que nous appelons généralement «l'éducation de l'enfant» se présente comme une vaste entreprise de manipulation ayant comme objectif de rendre l'enfant conforme aux désirs parentaux» ou encore «une compulsion de répétition ayant pour fonction de répondre aux besoins narcissiques inassouvis de l'adulte». Sept de ces besoins sont ensuite identifiés par A. Miller.

L'éducation est «tout au plus bonne à faire de l'enfant un bon éducateur. Mais en aucun cas, elle ne peut l'aider à accéder à la liberté de la vie intérieure non soumise aux impératifs de la conformité».

M. Charron termine en nous consolant plus ou moins: «Par ailleurs, dans la mesure où la tâche éducative se donne comme objectif de permettre l'émergence du sujet, elle appelle un travail d'assomption de Soi (advenir à soi-même) chez celui qui prétend accompagner l'autre dans son voyage intérieur.»

En guise de conclusion,

on nous offre une «belle et forte prière»
 prière où, hélas! les femmes ne se reconnaîtront guère!
 prière qui s'inspire à la fois du Pater et du Credo
 où l'on demande au Père, «par ton Fils et notre frère»,
 de nous envoyer son Esprit,

«qui réconcilie le frère avec le frère» (!!!)
où on lui rend grâce «d'avoir besoin de nous
pour réconcilier tous les hommes en ton amour».

Étrange façon de terminer un dossier sur la violence conjugale et familiale! Était-il donc impossible de penser une prière source d'inspiration et surtout d'espérance pour les couples et pour les familles?

Une considérable bibliographie sur l'enfance maltraitée et la violence familiale vient clore ce dossier substantiel.

Rita Hazel - Myriam

* * * *

VIOLENCE PATRIARCALE ... IN VITRO!

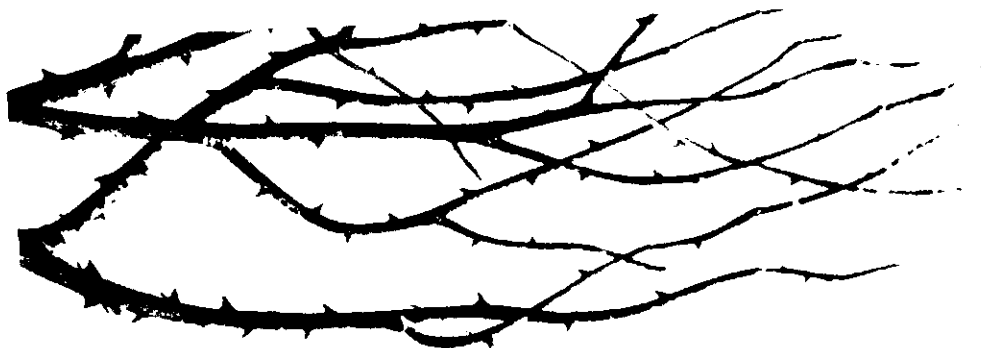
«**Le meurtre légalisé en Irak** - BAGDAD (Reuter)- L'Irak a aboli tout châtiment pour les hommes qui tueraient des femmes adultères membres de leur famille, a annoncé hier l'hebdomadaire **Al-Itihad**.

Le Conseil du commandement révolutionnaire irakien a publié le 28 février un décret en ce sens, «afin d'améliorer le sens moral de la population», explique le journal.

La mesure s'applique à tout homme qui tue sa mère, ses filles, ses soeurs, ses tantes, ses nièces ou ses cousines, en excluant celui qui tue son épouse.

Le décret ne fait aucune allusion aux femmes qui tueraient des membres masculins de leur famille coupables d'adultère.»

Le Devoir, Montréal, le 13 mars 1990.



LA VIOLENCE INSTITUTIONNELLE

Dossier de la revue **Relations**, Montréal, janv.-fév. 1990, no 557.

Synthèse

1. L'autre côté de la violence (François Morissette)

«Depuis le XVI^e siècle en Occident, on reconnaît que l'État est le seul corps social qui puisse légitimement recourir à la violence par ses institutions (justice et police), et cela dans le but d'éviter que les individus se fassent justice eux-mêmes aux dépens de la paix sociale. (...) Même le Vatican admettait, il y a quelques années, en conformité avec sa tradition, le recours légitime à la lutte armée dans les cas de libération de peuples opprimés. Criminalité et terrorisme, pour leur part, ne sont jamais reconnus ni acceptés. (...)

«Bref, l'histoire démontre que l'humanité s'arrange mieux avec la violence issue des luttes armées qu'avec celles qui minent une société au jour le jour. (...) Hormis les cas d'abus de pouvoir des forces policières, les médias parlent presque exclusivement de criminalité et de terrorisme lorsqu'ils tiennent un discours sur la violence. Beaucoup plus rare est le discours sur la violence institutionnelle et structurelle. Pourtant celle-ci existe. (...) Violence du capital et de son développement sauvage qui ne se soucie pas des dimensions humaines. Violence du complexe militaro-industriel qui canalise les ressources et méprise l'environnement.» (...)

«Bureaucratie et lois du marché ont éliminé beaucoup d'espaces de négociation. (...) Lorsque les critères pour déterminer une politique ne se fondent que sur la rentabilité et le profit, niant toute dimension humaine, la violence institutionnelle devient *injustice*. (...) Méprisés par un appareil inhumain, nombreux sont les gens qui répondent par une violence qui, si elle est plus visible et condamnée, n'est en large partie qu'une réaction à une violence institutionnelle déjà présente à bien des niveaux de pouvoir de notre société. Aussi longtemps qu'on refusera de négocier avec les marginalisés, on entretiendra la spirale de la violence.»

2. Des jeunes dans la tourmente (Gisèle Turcot)

«La violence a-t-elle augmenté chez les jeunes? La réponse est non. (...) Entre 1981 et 1987, sur l'ensemble des contrevenants, le pourcentage des inculpés pour des crimes avec violence est passé de 8,52 à 13,40% tandis que le taux de mineurs impliqués dans ces actes de violence a chuté de 19,13 à 11,06%. (...) Par contre, (il y a eu) une tendance

à la hausse dans le port d'armes et la participation à des batailles entre groupes d'adolescents. (...)

«Une autre tendance devrait nous alerter peut-être davantage: l'augmentation du nombre de suicides et de tentatives de suicide chez les 15 à 24 ans. (...) Le manque d'emplois disponibles, (...) l'existence de zones en désintégration socio-économique» font qu'un grand nombre de jeunes se découragent, se sachant «condamnés à la chaîne ininterrompue de l'échec social.»

«(...) Certaines décisions institutionnelles ne font qu'accentuer le drame de la marginalisation. (...) L'exclusion est déjà contenue dans les programmes de normalisation. Le jeune est alors dépossédé de ses moyens d'accès à des apprentissages, parfois même privé de l'exercice de ses droits et libertés. La coercition s'exerce ensuite sur les exclus de ces programmes.

«C'est ce moment précis que des élites financières et gouvernementales semblent avoir choisi pour resserrer les politiques sociales. (...) Il est donc prévisible que de plus en plus de jeunes vont s'engouffrer dans l'économie souterraine, tout comme des écoliers et des écolières se livrent déjà à la prostitution durant les fins de mois pour pouvoir acheter leur nourriture et même celle des autres membres de leur famille.»

3. Compte à rebours pour une société violente? (Lorraine Gaudreau)

«Pour que cesse le processus d'institutionnalisation de la violence, nos cris doivent non seulement se multiplier mais s'unir.»

L'auteure illustre cette recommandation par deux exemples:

1. «Depuis cinq ans, deux écoles primaires de quartiers populaires à Québec ont mené un projet d'éducation à la non-violence», projet qui rejoint tant les parents que les enfants.

2. «La démarche entreprise par le Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec, (qui) dépasse de beaucoup le cadre de la publication d'un ouvrage théorique (**Violence en héritage? Réflexion pastorale sur la violence conjugale**), puisque des sessions de formation sont offertes à l'ensemble des agents de pastoralité des divers diocèses du Québec. (...ces sessions proposeront) d'examiner, par exemple, les attitudes de domination que l'on reproduit dans nos rapports sociaux ou les préjugés que l'on entretient face aux femmes victimes de violence.»

Enfin, madame Gaudreau affirme que «la multiplication de projets pour contrer la violence (...) ne peut être garante d'une société sans oppression (...sans) engagement

dans la politique partisane, tant au niveau local qu'à l'échelle nationale (car elle se dit convaincue que) la réflexion sur la lutte à la violence comme «institution» doit se faire parallèlement à celle sur le vide politique actuel au Québec».

4. État de besoin ici, état de siège là-bas! (Jean-Pierre Richard)

Pour parler de terrorisme, l'auteur a choisi de «se limiter au survol d'un seul cas, celui de la Colombie et des États-Unis (parce que) l'accumulation des faits bruts ne fait trop souvent que masquer la réalité (et parce qu'il s'agit d'un cas) symbolique et exemplaire».

Après un rappel de faits historiques fort documentés qui ont abouti à la présente situation en Colombie, monsieur Richard démontre que le besoin de drogues d'un très grand nombre de Nord-Américains est à l'origine de la violence actuelle dans ce pays. Il analyse alors cet «usage des drogues (qui) transcende les classes sociales (car) les inégalités socio-économiques (...), pas plus que ce qui est généralement avancé par la sociologie, n'expliquent la contagion de l'état de manque, de besoin et de dépendance. (...) Le désir des effets de la drogue n'atteint pas le cœur humain par un chemin secret, exclusif, mystérieux, ou impénétrable».

«L'Occident libéral, en apportant à des masses de plus en plus larges des produits qui ont sorti l'homme de l'animalité, a quadrillé la conscience humaine pour mieux lui imposer ses produits générateurs de bien-être et de profit. La conscience accepte le produit comme un besoin auquel la publicité a conféré un caractère d'antériorité. Avoir vingt ans en 1990, c'est avoir toujours voulu une voiture. Un enfant né en janvier 1990 aura vu et entendu combien de minutes de publicité invitant à acheter une voiture en 1995, au moment d'entrer à l'école! C'est dans la conscience subvertie d'un homme seul que l'état de manque pointe, se développe et se transforme en consentement.» (...) Alors «le corps cesse d'être une unité de raison, de volonté et de passion, pour devenir le siège de la seule passion, donc de passion aliénante.»

«Le corps est le chemin qu'emprunte le poison pour atteindre l'âme.» Dans une démonstration fort convaincante et non dépourvue d'humour, J.-P. Richard explique les effets de la publicité entremêlée aux journaux télévisés.

La qualité du style, les expressions efficaces et imagées (comme cette guerre «de la poudre contre les canons») rendent la lecture de ce document aussi agréable que passionnante. Même si le sujet semble loin de nous (d'autant plus que les femmes ne sont guère visibles dans le texte!), il vient nous rejoindre par l'analyse de l'effet plus ou moins subliminal de la publicité et de la mentalité contemporaine.

«La drogue donne à la conscience en proie à la pénurie l'illusion de restaurer sa souveraineté l'espace d'un moment par l'abondance et l'éblouissement d'une chimie qui excite les sens et chauffe le sang.»

Mais pourquoi cette «pénurie», pourquoi sommes-nous si vulnérables aux sollicitations, comment se fait-il que notre «moi» ne se sente pas plus autonome, plus complet en lui-même, plus apte à juger de l'essentiel? Puisque les besoins impossibles créés par le système de consommation sont causes de violence, l'examen de nos comportements et de l'éducation transmise à nos filles et à nos fils constituerait un premier pas vers l'harmonie intérieure... et sociale.

Rita Hazel - Myriam

* * * *

NOUVELLE - NOUVELLE - NOUVELLE - NOUVELLE

En août dernier, Marie-Andrée Roy a été élue présidente du collectif **Relais-Femmes**, organisme dont L'autre Parole est membre depuis quelques années. Relais-Femmes, créé par des groupes de femmes, a pour objectif de se donner des services tels que: recherche, formation, consultation, documentation, expertise. Organisme de liaison entre ses groupes, il constitue aussi un lieu d'échange sur les questions qui concernent la condition des femmes.

Félicitations à Marie-Andrée et vœux de plein succès dans ses nouvelles fonctions.

Relais femmes

1265, rue Berri. Bureau 810,
Montréal, Québec H2L 4X4 (514) 844-4509

AU FRONT COMMUN DES ASSISTÉS SOCIAUX (1)

Dans tout le Québec, les personnes assistées sociales se sont organisées pour lutter contre l'appauvrissement imposé par la Réforme sociale et exiger, par le fait même, le retrait de la Loi 37 sur la sécurité du revenu. Déjà plusieurs manifestations se sont déroulées ici et là dans la province pour réclamer des conditions de vie décente pour toutes et pour tous.

Nous, les membres du Collectif L'autre Parole, réunies en assemblée générale, avons voté à l'unanimité un message d'appui à vos revendications que nous croyons justes et équitables:

- un seul barème pour tous et toutes;
- respect de la vie privée et de l'autonomie des personnes assistées sociales;
- programmes de création d'emplois décents et de réintégration au marché du travail des personnes assistées sociales;
- abolition de la coupure pour le partage du logement;
- abolition de la contribution parentale;
- abolition du décret haussant le loyer dans les logements sociaux;
- retrait de la présomption de vie maritale.

Nous vous disons toute notre admiration de vous tenir debout - malgré les humiliations que l'on vous inflige - au lieu de vous laisser écraser par une Loi matraque qui appauvrit davantage les personnes les plus appauvries de notre société.

Nous sommes avec vous pour dénoncer cette Loi inique qui, sous des dehors vertueux et habillés de bonnes intentions, n'aboutit qu'à accentuer l'exclusion dont vous êtes les victimes au lieu de promouvoir l'intégration souhaitée par ses législateurs.

C'est pourquoi nous nous joignons à tous les autres groupes qui vous ont déjà appuyés pour vous manifester notre solidarité en toute sororité.

Vos soeurs québécoises féministes et chrétiennes de L'autre Parole.

Fait à Beauvoir, en ce 30 septembre 1990.

(1) Lettre adressée aux responsables de ce regroupement par Yvette Laprise.

LECTURES

Monique Dumais - Rimouski

Lise NOËL, **L'intolérance**. Une problématique générale. Montréal, Boréal, 1989, 308 p.

Lise Noël, historienne, a eu l'audace de présenter un tableau d'ensemble des rapports inégalitaires et de domination dans les sociétés occidentales. Elle montre comment l'intolérance peut s'exercer selon des paramètres d'identité concernant l'âge, le sexe, la condition physique et mentale, l'appartenance ethnique, la langue ou l'orientation sexuelle. Il s'agit d'une analyse comparée «sur le comment plutôt que sur le pourquoi de l'intolérance». (p. 11)

L'ouvrage contient deux parties:

1^{ère} partie: le dominant:

chap. 1: une parole universelle; chap. 2: le langage de l'objectivité;

2^e partie: le dominé:

chap. 3: l'aliénation; chap. 4: l'émancipation.

Il présente aussi une bibliographie thématique imposante, très utile aux personnes qui voudront lire sur le sujet.

Pour nous de L'autre Parole, il est intéressant de lire au chapitre sur l'émancipation, à la page 174, la place qui est reconnue à notre collectif: «Ainsi, des collectifs comme l'Autre Parole, au Québec, offrent une alternative spirituelle aux femmes en militant depuis l'intérieur même de l'institution».

S'appuyant sur plusieurs recherches et documents, l'auteure démonte, avec lucidité et énergie, les discours établis: aussi bien ceux des disciplines scientifiques ou artistiques que les idées reçues de la «sagesse populaire». Il n'est pas étonnant qu'elle ait obtenu pour ce livre le prix du Gouverneur général en 1989.

Laure AYNARD, **La Bible au féminin**. De l'ancienne tradition à un christianisme hellénisé. (Lectio divina, 138). Paris, Cerf, 1990, 326 p. Très bonne documentation, mais analyse très mitigée du système patriarcal.

Janine GDALIA et Annie GOLDMANN, **Le judaïsme féminin**. Paris, Balland, 1989. Un petit dictionnaire très captivant sur les femmes et les aspects concernant les femmes, des temps bibliques jusqu'à nos jours.

SAVEZ-VOUS QUE...

... pour souligner le 50^e anniversaire du suffrage féminin, la Commission de toponymie a officialisé deux sites: le Parc Marie-Gérin-Lajoie, du nom d'une des pionnières de la lutte pour le droit de vote et le Mont de la Québécoise, en l'honneur de l'ensemble des femmes du Québec.

Le parc Marie-Gérin-Lajoie est situé dans la communauté urbaine de Québec et le Mont de la Québécoise, dans la réserve faunique des Laurentides. Ce dernier constitue l'un des douze plus hauts sommets du Québec nommés à ce jour.
À la Une au gouvernement, p. 5, vol. 4, n° 4.

... le Centre de prévention des agressions de Montréal a décidé de créer une bourse en mémoire des femmes qui ont été assassinées à l'École polytechnique de Montréal en décembre dernier. Cette bourse servira aux femmes qui n'ont pas les moyens financiers de suivre les cours d'autodéfense offerts par le Centre.

La Gazette des Femmes, vol. 12, n° 2, p. 32.

... à la suite du même événement, des collectes ont recueilli 2 227 \$ à l'École de service social de l'Université de Montréal, et 1 000 \$ au Département de travail social de l'Université du Québec à Montréal. Ces sommes offertes en geste de solidarité face à la violence faite aux femmes, ont été versées au Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes

victimes de violence conjugale, afin d'appuyer le travail quotidien de support et de défense de cet organisme auprès des femmes violentées.

Communiqu'Elles, vol. 17, n° 4, p. 28.

... une soeur n'est pas une frère en Christ... Dieu est au-delà de Dieu le Père... Reconnaître le sexisme comme un péché est le début du changement... Lorsque les femmes se taisent, ça ne veut pas dire que les hommes doivent parler à leur place... Voilà quelques hypothèses de la théologie féministe, considérées à Strasbourg en 1986.

Femmes et hommes dans l'Église, page couverture.

... Alexandre Faivre, spécialiste du laïcisme, écrit: «La notion de laïc a servi au troisième siècle et sert encore aujourd'hui à occulter les questions les plus épineuses posées par la conception d'un ministère sacerdotal. De ce point de vue, le synode consacré aux laïcs de 1986 n'a rien résolu et celui qui va être consacré à la formation des prêtres ne semble pas désirer débattre de ce problème de fond.»

Il est une Foi 90-91, p. 24.



... «Il est essentiel que le féminisme s'interroge sur la nature du politique dans les pays capitalistes avancés. Ceci afin de lui permettre de progresser comme mouvement social et de s'insérer dans des débats qu'il a contribué à faire émerger quoiqu'ils lui apparaissent souvent comme des terrains étrangers ou même des sables mouvants. Certes, sur le plan pratique, le féminisme peut se survivre un certain temps en dénonçant l'État comme institution patriarcale tout en lui adressant des demandes sur le plan législatif et financier. Cela présente cependant un certain nombre de difficultés théoriques, qui expliquent, au moins en partie, la léthargie qui s'est emparée du mouvement du début des années 80.»

Recherches féministes 1990, vol. 3, n° 1, «L'amère Patrie», p.1.

... Gustaaf Schoovaerts, citant Christian Duquoc, «La femme, le clerc et le laïc», écrit, parlant de la raison théologique du refus de l'accès des femmes au ministère: «Ce malaise tient essentiellement au sentiment que la femme, en raison de son sexe, est réduite soit à la conduite de mineure, soit à la suspension...»

Hommes et femmes dans l'Église, n° 42, p. 32.

... dans «L'histoire peut-elle aider la foi?», Jean Delumeau écrit: «Que le Pape choisisse maintenant lui-même les évêques de la totalité du monde est à mon avis un abus de pouvoir... Vouloir maintenir dans l'Église catholique un type de pouvoir où les gens ne seraient pas appelés à collaborer aux décisions qui les concernent me paraît une erreur.»

Le guide des formations théologiques, Il est une Foi, 90-91, p.7.

... le 26 juillet dernier, les Soeurs de Saint-Anne célébraient le 100^e anniversaire de la mort d'Esther Blondin, leur fondatrice. Pour mieux connaître cette héroïne de chez nous, se procurer: **Une expérience spirituelle**: Esther Blondin, Éditions Sainte-Anne, Lachine, 84 p.

... les 20-21 janvier 1990 se tenait, à Paris, le colloque *Démocratie dans l'Église*. Quelle légitimité? Quelles modalités? Il existerait des preuves théologiques et bibliques que des structures démocratiques sont plus en harmonie avec la nature théologique et morale de l'Église que le système autoritaire monarchique.

Femmes et hommes dans l'Église, n° 41, p.33.

Yvette Laprise - Myriam





Le bulletin **L'autre Parole** est la publication du Collectif du même nom.

Coordination: Rita Hazel et Réjeanne Martin.

Illustration de la page couverture: Jacqueline Roy.

Impression: Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC Inc.

Adresse: C.P. 393, succ. C
Montréal, QC
H2L 4K3

Abonnement régulier: 1 an (4 nos) = 10,00\$

2 ans (8 nos) = 18,00\$

de soutien..... = illimité!

outré-mer..(1 an)..... = 12,00\$

(2 ans).... = 20,00\$

à l'unité..... = 2,50\$

Courrier de deuxième classe - Enregistrement no 7153

Port de retour garanti.
